

glais qui venaient l'attaquer en face même du fort qu'il voulait assiéger. Ces vaisseaux étaient le *Hampshire* de 56 canons, le *Dehring* de 36 et le *Hudson-Bay* de 32. En pénétrant dans la baie, ils avaient découvert le *Profond* un des vaisseaux de d'Iberville, commandé par Dugué de Boisbriant, qui était pris dans les glaces, et l'avaient canonné pendant dix heures par intervalles, après quoi ils l'abandonnèrent, le croyant près de sombrer et se dirigèrent vers le fort Nelson où il rencontrèrent d'Iberville.

Celui-ci n'avait pas l'alternative de fuir ; il lui fallait ou se rendre à la discrétion ou tenir tête à ses adversaires. Comme bien l'on pense, il s'arrêta à ce dernier parti. Son navire portait cinquante canons ; par malheur, dans ce moment critique, son équipage de combat se trouvait diminué par un certain nombre de malades et par l'envoi à terre d'un petit détachement qu'il n'avait pas eu le temps de rappeler à bord.

En dépit de ce contre-temps, il se dirigea droit sur ses ennemis, toutes voiles au vent. Les vaisseaux anglais s'avançaient de leur côté en ligne, le *Hampshire* en tête. Le combat commença vers les dix heures du matin ; l'intention de d'Iberville était d'aborder le *Hampshire* côte à côte, mais le navire anglais évita cette manœuvre ; le *Pélican* rangea ensuite le *Dehring* et l'*Hudson Bay*, en leur envoyant des bordées. Le *Hampshire*, virant de bord sous le vent, revint vers le *Pélican* qu'il cribla de mitraille. Le plan du navire anglais était de faire échouer d'Iberville sur un bas-fonds, en le serrant près de la côte. Celui-ci évita cette tactique et fila devant son adversaire ; puis, virant de bord à son tour, il le rangea de nouveau ; c'est alors que pendant trois heures durant, eut lieu une effroyable lutte ; une décharge des batteries du *Hampshire* tue ou blesse quatorze hommes dans la batterie inférieure du *Pélican* ; cependant, celui-ci redouble son feu, pointe ses canons si juste et lâche une bordée si à propos, qu'enfin de compte le navire anglais va sombrer sous voile à quelques encablures plus loin.

Aussitôt, d'Iberville court sur l'*Hudson Bay* qui le voyant venir, amène son pavillon. Le troisième vaisseau ennemi, le *Dehring*, s'échappa par la fuite. Cette victoire, dont on rencontre peu d'exemples, donna la Baie-d'Hudson à la couronne de France.

D'Iberville, que ses deux autres navires avaient enfin rejoint, se présenta de nouveau devant le fort Nelson qui se rendit après quelques heures de bombardement.

La Baie-d'Hudson conquise, d'Iberville n'alla pas se reposer sur ses lauriers. A son retour de l'expédition étonnante que je viens de raconter, à la fin de 1697, d'Iberville avait suggéré au cabinet de Versailles de reprendre l'entreprise de La-Salle sur la Louisiane. Le ministre Pontchartrain s'empressa d'accepter ses offres et lui confia deux vaisseaux.

D'Iberville partit de La Rochelle au mois de septembre 1698. Obligé par les vents contraires de s'arrêter à Brest, il ne put quitter ce dernier port qu'à la fin d'octobre et arriva en vue de Saint-Domingue au commencement de décembre. Après avoir passé un mois à Saint-Domingue, il se dirigea vers l'endroit où il croyait trouver l'embouchure du Mississippi. Après bien des allées et venues, plus heureux que La-Salle, il découvrit au milieu de terres basses et marécageuses l'embouchure de ce fleuve que l'on cherchait depuis si longtemps. Il explora le pays à une certaine distance à l'intérieur, puis il remit à la voile pour l'Europe. A son retour en France il fut nommé gouverneur-général de la nouvelle contée. Il reprit bientôt le chemin de la Louisiane, où il arriva avec une colonie presque entièrement composée de Canadiens qu'il débarqua sur les rives de la baie de Biloxi où il fit un établissement.

L'année suivante, à la suite d'un voyage en France, d'Iberville remonta le Mississippi jusque chez les Natchez où il forma le projet de fonder un autre établissement, puis revint à Biloxi où il fixa le centre de ses opérations. Il confia le commandement de la place à un M. de Sauvoe, et y laissa Bienville, son frère. Dans le même temps il écrivit aux ministres de Louis XIV que les hommes d'expérience dans les affaires d'Amérique étaient d'opinion que jamais on n'établi-

rait la Louisiane sans rendre le commerce libre à tous les marchands du royaume.

En 1701, d'Iberville forma un autre établissement sur la rivière Mobile, et Bienville, son frère, qui commandait à la place de M. de Sauvoe récemment décédé, alla prendre les colons de Biloxi qu'il transporta dans le nouvel établissement.

Petit à petit la Louisiane, si longtemps négligée, se peupla sous la protection et par le zèle éclairé de son fondateur, qui veilla sur elle jusqu'à sa mort, arrivée en 1706.

C'est en cette même année 1706, au commencement, pendant une entrevue avec les ministres du Roi, à Paris, qu'il fit la proposition de chasser les Anglais de l'Amérique. Ce projet ayant été approuvé, d'Iberville fit voile pour les Antilles. N'ayant pu surprendre les Barbades, il se jeta sur l'île de Nièvres qu'il enleva. Il y prit trente navires chargés de marchandises, fit prisonniers tous les colons de l'île, plus le gouverneur et sept mille nègres. Après cet exploit, l'infatigable marin reprit la mer dans le but d'aller ravager les colonies anglaises depuis la Floride jusqu'au Massachusetts. Déjà il avait rejoint les côtes de la Havane prêt à attaquer la flotte anglaise, lorsque la mort le surprit. Il était à peine âgé de quarante six ans.

M. Bénard de la Harpe qui servait en Louisiane à cette époque rend ainsi compte de la dernière expédition et de la mort de d'Iberville.

—Le 19 octobre 1706 M. de Chateauguay (un des frères de d'Iberville) arriva de la Havane avec son brigantin. Il rapporta que M. d'Iberville avait fait en France un armement de dix vaisseaux, trois frégates et trois flûtes, (en tout treize) dans le dessein de prendre la Jamaïque ; qu'il avait fortifié son escadre à la Martinique de près de deux mille recrues, mais que, ayant appris que les Anglais avaient été informés de son entreprise et qu'ils avaient pris des mesures pour empêcher leurs nègres de se révolter suivant le projet qui en avait été fait et concerté, il avait pris les îles de Nièvres et de Saint-Christophe, sur lesquelles il avait tiré de grandes contributions ; qu'ensuite il s'était rendu à la Havane avec huit de ses navires, pour de là, s'emparer de la Caroline ; que la peste qui régnait dans cette île lui avait enlevé plus de huit cents hommes et que lui même en était mort ainsi que plusieurs officiers de l'escadre.

De son côté l'auteur de l'histoire maritime de France, après avoir suivi l'illustre Canadien dans tous ses gigantesques travaux termine ainsi son récit—c'était un héros dans toute l'étendue de l'expression ; si ses campagnes prodigieuses par leurs résultats, obtenus avec les plus faibles moyens matériels, avaient eu l'Europe pour témoin et non les mers sans retentissement des voisinages du pôle, il eut eu de son vivant et après sa mort, un nom aussi célèbre que ceux des Jean Bart, des Duguay-Trouin et des Tourville et fut sans doute parvenu aux plus hauts grades et aux plus hauts commandements dans la marine.

Sa mort fut une perte irréparable pour la Louisiane qu'il avait fondée et qu'il aidait puissamment à la Cour où son influence était considérable.

L'historien américain, Bancroft, apporte aussi sa note au concours d'admiration que soulève le souvenir des exploits du grand marin : « Les colonies, dit-il, et la marine française perdirent en lui un héros digne de leurs regrets. »

Pendant un voyage qu'il fit en France, en 1691, d'Iberville avait été promu par Louis XIV, qui s'y connaissait en hommes, au grade de capitaine de frégate et créé chevalier de l'Ordre Militaire de Saint-Louis. En 1702, il fut fait capitaine de vaisseau.

D'Iberville est une figure à part dans notre histoire nationale. L'époque durant laquelle il vécut fut pourtant bien féconde en caractères nobles, en vertus mâles, en héros ; cependant, au milieu de tous les grands noms canadiens celui de d'Iberville brille d'un éclat tout particulier. Toute sa vie a été consacrée à élever l'honneur de sa patrie au-dessus encore de ce que ses plus nobles enfants souhaitaient pour elle.—« Une étrange force d'attraction entourait cet homme ; rien n'était rapetissé chez lui. Les Canadiens subissaient avec orgueil le prestige de sa vaillance et se laissaient entraîner par l'enthousiasme singulier dont il communiquait l'étincelle à tous

ceux qui l'approchaient. L'homme prodigieux qui a livré tant de combats et qui partout a triomphé à la tête d'une poignée de volontaires devait être doué d'un pouvoir de fascination comparable à celui des grands capitaines de l'ancien monde. »

Le Père Charlevoix fait cette observation sur d'Iberville : — « Les Canadiens qui l'adoraient, étaient pour lui la dixième légion qui ne combattait que sous la conduite de César et à la tête de laquelle César était invincible. »

En outre des grands mérites que l'histoire reconnaît à d'Iberville, je lui en trouve trois autres qui augmentent mon admiration pour lui : et d'abord il fut un chef profondément chrétien, et tout en travaillant à étendre le domaine du roi de France, il protégea toujours efficacement les travaux des missionnaires ; en second lieu il n'a pas fait des mots historiques, et ses biographes, malgré toute l'envie qu'ils ont eue de lui en prêter, ont fini par constater qu'il n'a jamais pris le temps de faire des discours. D'Iberville ne parlait que juste ce qu'il fallait, mais il agissait beaucoup. C'était un héros discret.

Enfin, il fut un héros humain au lieu d'être un terrible corsaire : pas un seul acte de dureté ou d'inhumanité n'a terni son blason. Les occasions ne lui ont pourtant fait défaut pour pécher sous ce rapport ; on ne trouve absolument rien qui prouve que d'Iberville ne fut pas un héros plein de douceur et d'humanité pour les adversaires qu'il avait terrassés.

Tel est l'homme que l'histoire offre à l'admiration des Canadiens. Comme on le voit, il n'est pas nécessaire de sortir de nos annales pour trouver des hommes de grande valeur. Tous n'ont pas eu l'occasion de se signaler d'une manière aussi éclatante que d'Iberville, mais ils étaient tous néanmoins des preux dignes de notre entière admiration pour leurs nobles actions et les mobiles d'honneur qui les animaient.

Stanislas Côté.

NOTE DE L'AUTEUR.—J'ai puisé presque littéralement mes données sur d'Iberville dans les ouvrages de Charlevoix, de F. X. Garneau, de Benjamin Sulte et de l'auteur anonyme et trop modeste d'un livre intitulé : *Histoire des grandes familles françaises du Canada*. Les excellentes cartes topographiques du *Vieux Montréal*, publiées par M. H. Beaugrand, ex-maire de Montréal, m'ont permis de déterminer l'endroit précis de la naissance de mon héros.

Les ouvrages que je viens d'indiquer sont à la portée de toute notre jeunesse canadienne qui a cent mille fois tort de tant négliger l'étude de l'histoire de sa patrie. S. C.

#### LOGIQUE DE LA MODE

On ne le croirait pas, c'est pourtant très vrai Deux jeunes dames parlaient de la mode ; que dire autre chose, n'est-elle pas l'alpha et l'oméga de la vie d'un grand nombre ?

—Croyez-vous, chère madame, qu'on nous accuse de n'avoir point le sens commun dans nos costumes et de braver la logique, c'est-à-dire l'art de raisonner, et qu'il en a toujours été ainsi ?

—Vous m'étonnez, que peut on nous reprocher sous ce rapport-là ; que portions-nous donc il y trois ans, par exemple ?

—Nous portions ces jolies roses pourpres aux brides de nos chapeaux ; on les appelait « embrassez-moi vite. »

—Je me souviens de ces longs rubans qui voltigeaient sur le dos ; on les appelait : « suivez-moi, jeune homme. »

—A présent nous portons ces tire-bouchons qui jouent avec tant de grâce sur le cou.

—On les appelle ?...

—On les appelle des « repentirs. »

—En bien ! après : « Suivez-moi jeune homme—embrassez-moi vite, » les « repentirs » viennent tout naturellement. Et l'on nous accuse de manquer de logique !!!

MARIE-ALICE DE LA CROIX.